

Maman

« Je me suis marié avant-hier, Maman. »

Il lui prend la main et la regarde. Il ne dit plus rien, guette sa réaction. On dirait qu'il redoute qu'elle fasse un arrêt cardiaque dans la seconde.

Les gens partent trop souvent du principe qu'elle est folle et fragile. C'est vrai pourtant. Le problème, c'est la manière dont ils l'abordent lorsqu'ils partent de ce postulat. La douceur n'est pas mauvaise en soit, sauf qu'elle n'est jamais qu'un masque médiocre, dissimulant piètrement un fond marron et gris de pitié.

Cette douceur mielleuse se trahit presque toujours aux premiers mots, un seul regard est souvent suffisant. Une voix si douce qu'elle en devient visqueuse, le court silence avant le mot suivant qui suffit à révéler l'hésitation. L'incertitude et la peur que les quelques mots qui suivent ne te brisent. La tristesse écœurante, la désolation impuissante devant ton état ; la pitié.

Et elle ne sert à rien, cette pitié. Elle a un goût amer, et, surtout, elle reste. Elle s'enracine, étire ses branches, s'ancre plus dans la chair et dans l'inconscient. Plus les gens te la toussent dessus, plus elle possède ton corps, jusqu'à ce que tu ne puies plus que ça, à des kilomètres, jusqu'à ce que tu t'en noies et que quiconque la voie au premier regard ; avant la couleur de tes yeux, avant les rides qu'ont gravées tes sourires sur ton visage. C'est une brume qui rend tes traits flous, jusqu'à ce qu'on ne voie plus que le vide de ton regard et les cicatrices que le temps a déchiré sur le néant de ton expression.

Elle et la pitié sont jumelles, désormais. Reliées l'une à l'autre par un lien évident et mille fois trop fort pour tenter de le scinder. Elles se haïssent, mais elles reviennent inévitablement l'une vers l'autre. Elles cohabitent, se refusent à trouver un terrain d'entente, se disputent à la frontière. Au final, elles sont fatiguées, et elles se contentent de vivre en silence, fermant très fort les paupières parce que si je ne te vois pas tu n'existes pas.

Cependant, il n'y a pas assez de place pour ne pas sentir leur présence, alors elles se droguent l'une de l'autre jusqu'à ce que leurs touchers soient plus familiers qu'un courant d'air, elles se bouffent et se vomissent pour tuer l'autre et s'empoisonner. Elles se tournent le dos, vides d'énergies mais tressautant parfois du manque, aplaties l'une contre l'autre, parce que les parois se referment sur elles dans une chaleur étouffante. Elles se creusent l'une dans l'autre ; ton coude entre mes côtes, tes cheveux dans ma peau, ta main sur le côté de mon bras.

Ça n'a aucun sens. Elle le sait. Elle est folle.

Le lundi, on l'emmène au parc. Il y a d'autres patients, aussi. Elle reconnaît parfois le flou de leurs visages, se souvient de la silhouette de leur prénom, de la couleur de leur voix. Pourtant, comme elle, ils ne disent pas grand-chose.

Un éducateur pousse sa chaise roulante dans les allées de gravier beige. Il parle avec douceur, mais moins de pitié que le reste du monde ; l'habitude. Elle comprend les mots mais ne les assimile pas, il ne se formalise pas de son absence de réponse. Elle l'aime bien. C'est le même chaque lundi. Elle ne connaît pas son nom et n'a pas la moindre idée de la forme de ses lunettes.

C'est peut-être toujours le même itinéraire, elle n'en sait rien. On part de l'entrée, un jardin, un autre jardin, une forêt, le pont sur le ruisseau, une forêt, un pré, elle a perdu le fil, un pré, une forêt. Il fait froid. Son écharpe la gratte, alors elle tire dessus au début de la balade, avide de

mettre de la distance entre le tissu tranchant et sa gorge fragile. L'air glacial se loge contre elle et sa bouche a le goût de sang avant la fin de la balade.

Elle pourrait renoncer à ça, à ces sorties dans ce parc qui a des allures de géant comparé au jardin de la maison. Seulement, chaque semaine, elle se laisse pousser dans cette atmosphère qu'elle ne comprend pas vraiment car, au moins, l'air est plus frais que la climatisation de sa chambre.

Ces promenades représentent le summum de l'exotisme de sa vie, l'échappatoire suprême à ces mêmes quatre murs blancs. Elles ne déchireront pourtant jamais le voile logé entre sa vision et son esprit ; cela relèverait du miracle. Elle demeure dans cette confusion pâteuse de réveil après un rêve, ou, et c'est sans doute plus correct, dans un état de fatigue immense qui rend toutes ses pensées incohérentes et qui fait vaciller son corps si elle tente d'incliner la tête. Elle est folle, elle le sait. Elle s'était sentie le devenir.

Elle ne lisait plus, n'écrivait plus. L'art, sous toutes ses formes, lui paraissait être un effort trop grand pour que sa perspective soit seulement envisageable. Elle se laissait moisir dans la chaleur confortable et lente de ses pensées. Ces dernières n'étaient plus rapides, tranchantes ; elles ne s'enchaînaient et ne s'assimilaient plus comme elles le faisaient avant. La fatigue s'abattait sur elle et la plongeait dans une hébétude molle, alourdissait ses membres. Ses sens s'en trouvaient également émoussés, et, quand elle saisissait effectivement une information, elle ne prenait que rarement la peine de la comprendre, et encore plus rarement d'y réagir. On lui parlait, on se désespérait à essayer d'obtenir — à défaut d'une discussion— un simple mot de sa part. Plus elle disparaissait, plus on déployait d'efforts, plus ils étaient vains. Plus on se désespérait, plus on déployait d'efforts. En vain, de plus en plus, toujours.

Elle devenait fondamentalement nulle ; bête, inexistante. Folle. Elle sait qu'elle l'est, elle s'était sentie le devenir, et elle avait, ironiquement, pleinement conscience qu'elle allait crever ainsi.

Elle ne sait pas quand on a commencé à l'accepter, quand on a abandonné. Elle sait juste qu'Aurélien est toujours là.

Quand il n'est pas directement avec elle — et parfois même quand il l'est réellement — elle peine à imaginer ses traits. Il n'est pas très grand, a les cheveux noirs. C'est à peu près tout ce qui est sûr. Il a des yeux très clairs, comme son père, sauf erreur... Parfois il lui parle de lui, et alors elle hoche la tête et fait mine de se souvenir, comme quand elle n'entend pas ce que quelqu'un lui dit mais qu'elle ne veut pas l'embêter à le faire se répéter.

Plus personne ne lui pose de question, donc elle n'a pas à se soucier de répondre. Aurélien aussi la laisse garder le silence. Il sait qu'elle a oublié cet homme dont il lui parle, qu'il ne lui reste de Luc que le vague souvenir que son fils a un père. C'est assez terrible, parce qu'elle aimerait bien le rejoindre quand elle meurt, car, d'après ce qu'Aurélien lui en a dit, ils étaient quand même sacrément amoureux. On lui a amené une photo de lui un jour, de son Luc, mais chaque matin, elle se réveillait et faisait face à ce visage d'inconnu complet. Elle l'a fait enlever. On vit très bien sans quelque chose si on ne sait pas ce qu'on manque.

Cet après-midi-là, Aurélien passe, justement. Elle croit d'abord que c'est un infirmier, puis prend une seconde pour tenter de le reconnaître. Parfois son prénom ne lui revient pas et il doit s'asseoir en face d'elle, lui répéter avec un sourire vacillant « C'est moi, Maman, c'est Aurélien » et elle voit sur son visage qu'il prie qu'elle saisisse, ou qu'elle fasse au moins semblant. Ce jour-là, elle réalise rapidement.

Elle voulait lui dire quelque chose. Qu'était-ce, déjà ? Il fait trop chaud dans cette nouvelle chambre. Je n'aime pas cette nouvelle chambre. La vue était meilleure dans l'ancienne maison.

Les gens avaient moins pitié, aussi. Est-ce qu'on peut baisser le chauffage dans cette foutue chambre ?

« Je me suis marié avant-hier, Maman. »

Il lui prend la main et la regarde. Il ne dit plus rien, guette sa réaction. On dirait qu'il redoute qu'elle fasse un arrêt cardiaque dans la seconde. Elle sourit.

Tu n'es pas un peu vieux ? Oui, sans doute. Quel est son joli prénom ? T... Tu l'aimes ? Beaucoup. Je suis contente.

Il attend toujours sans rien dire, elle sourit.

Pourquoi tu n'as pas d'enfant ? J'en aurai, ne t'inquiète pas Maman. Est-ce qu'elle est belle ? Maman...

« C'était merveilleux, Maman... Tout le monde enu. Les cousins ont dem tes nouv
et ils di ours d'Annie

J'aurais ai

Il était tr

sais pas

pardonne

Maman

beaucoup manqué »

Il pleure. Oh...

Mon fils est marié. Il le mérite. Il est tellement beau, et tellement gentil ce garçon. Pourquoi est-ce qu'il se marie si tard ? On n'a pas assez de temps sur terre pour se marier tard, voyons. Je me demande s'il l'oubliera quand il deviendra fou, ou si c'est lui qui va mourir le premier. Moi je mourrai avant lui, je le sais. Bientôt, sans doute. J'espère qu'il me pardonnera. Qu'est-ce que j'ai chaud... Un peu de fraîcheur, par pitié. Ah, il est beau mon fils, et il est gentil, et

Elle sert sa main plus fort, autant qu'elle peut. C'est faible. On n'entend rien que la respiration irrégulière de son fils, un bip régulier qui sort d'elle-ne-sait-où, et le bruit de ce fichu radiateur.

« Désolée... » Juste un mot, mais elle ne sait pas quoi dire. C'est sa mère, et elle n'a pas pu aller à son mariage. Qu'est-ce qu'elle a honte. Son fils est marié. Son fils est heureux.

« Ce n'est pas grave, Maman. Je savais que tu ne viendrais pas, de toute façon. »

Ils restent un moment ainsi, lui penché, les coudes sur le bord de son lit, le visage vers le bas, sa main dans la sienne. Je t'aime mon fils. Arrête de pleurer. Ne me force pas à avoir pitié de toi, s'il te plaît. Elle aimerait se souvenir du jour où il est entré à l'école. Elle sert ses doigts du plus fort qu'elle peut. Ce n'est pas grand-chose.

Ça fait un nombre astronomique de minutes qu'elle ne se sent pas bien. Elle sent chacune passer, chaque seconde d'agonie. Les infirmières se succèdent et, étonnement, la pitié n'émane plus autant d'elles. Elles se détachent d'elle, lentement, tentant de se protéger de l'inévitable rupture des liens qu'elles ont tissés avec leur patiente. Pourtant ça fait longtemps qu'elle meurt, que son existence disparaît, que son corps s'affaiblit. Elle n'a pas peur, elle est trop fatiguée. Désormais, elle se sent, seconde après seconde, glisser un peu plus dans le néant absolu. Ses pensées

s'espacent, le vide se glissant entre elles. Une infirmière lui chuchote quelque chose en lui tenant la main.

La chose qui loge dans sa cage thoracique meurt avant elle. Elle a presque froid. Elle songe au petit pont dans le parc, et au clapotis de l'eau.

Il fait nuit et il pleut, dehors.

Son fils est marié. S'il reste quelque chose de l'homme de la photo, ce qui reste d'elle devrait le rejoindre prochainement.

Très prochainement.

Doucement...

Elle ne voit plus rien.

Plus un son.

Rien autour d'elle.

Rien.

Aurélien regarde les éclairs brefs formés par la pluie apparaitre et disparaître sous la lumière du vieux réverbère, de l'autre côté de la route. Un câble électrique part de son toit et rejoint un pylône un peu derrière. Il continue plus loin à l'horizon, mais Aurélien ne peut discerner qu'une petite partie du champ enneigé qui s'étend par-delà le réverbère. Le ciel est couvert, et, de toute façon, la faible pénombre du croissant de lune ne lui permettra pas de distinguer la forêt plus loin ; cette vaste étendue désormais nue qui le sépare de la ville où sa mère est en train de mourir.

L'eau qui s'abat sur les vitres de la véranda noie le lieu dans un brouhaha reposant. Elle dévale la paroi de verre, brouille le paysage au-dehors. Aurélien observe la silhouette du fil électrique, que la cascade fait onduler, et songe à l'électrocardiogramme sur lequel il a posé les yeux seulement quelques heures auparavant. La vie de sa mère en quelques vaguelettes.

La pluie finira bien par s'arrêter et alors le fil redeviendra droit. Aurélien le fixe, en silence, clignant rarement les yeux.

Il est fatigué, son corps entier est étranger, dérangé. Le manque de sommeil, l'angoisse... Un rouage légèrement dévissé entraîne avec lui tout un précis mécanisme jusqu'à ce que les pièces qui fonctionnent encore soient obstruées par l'immobilité du reste.

Il change de côté, se blottit dans son plaid. Il n'est pas si mal installé. C'est son lieu préféré. Sa météo préférée.

Il entend les bruissements légers des pas de Théo derrière lui. Ce dernier toque à la porte, bien qu'elle soit ouverte. Aurélien ne dit rien. Il n'a pas envie de parler. Il a envie de se taire pour toujours, que jamais rien n'arrive et qu'il pleuve éternellement. Il vaut mieux rester à l'intérieur que sortir dans la boue.

Théo comprend. Il s'approche doucement. Aurélien arrache son regard du lampadaire. Leurs yeux se croisent dans la pénombre. Ils ne disent rien. Bon sang, il est magnifique, avec cette lueur orange sur sa peau.

Aurélien ouvre les bras. Théo accepte l'invitation et, une fois la couverture refermée en un cocon protecteur autour d'eux, Aurélien soupire de soulagement. Il laisse l'autre homme le faire basculer sur son torse, et sent des bras qui l'enserrent délicatement dans son dos. Théo commence à lentement passer sa main contre la peau de sa nuque, stable, réconfortant. Ils ne sont plus vraiment définis, collés ainsi l'un contre l'autre sous la couverture. Dehors, la pluie s'intensifie, le vacarme augmente. Aurélien ferme fort ses paupières et se concentre sur l'odeur familière de l'homme qu'il aime. De celui qui est *enfin* son mari. La cannelle, le shampooing... cette odeur que, quoi qu'il fasse, il ne pourra jamais définir autrement que par le fait que c'est chez lui.

Ils ne disent rien.

Il n'est pas si mal installé. Ce sont son lieu, sa météo et sa personne préférés. Seulement, sa mère est en train de mourir.

Pourquoi est-ce que c'est aussi difficile ? Pourquoi est-ce que ça fait plus mal que pour son père ? Pourtant l'amour qu'il avait pour son père était facile, certain, joyeux...

Il sait que la réponse se trouve précisément là. Il n'a pas envie d'y penser. Il n'a pas envie de réaliser, de comprendre, d'agir. Il veut végéter jusqu'à ce que la situation disparaisse. Il veut que sa mère se porte bien, loin de lui.

Elle est pourtant toujours en train de mourir dans la ville voisine.

Leurs pensées deviennent floues. Elle va s'endormir sereine ; lui somnole, tendu.

Injuste. Ce mot est âcre dans sa bouche, le nargue. Aurélien ne dit toujours rien. Il a vaguement conscience que Théo lui murmure un « je t'aime » avant de sombrer dans le sommeil. Aurélien attend un peu. Finalement, il tourne la tête et surveille le câble électrique jusqu'à ce que lui aussi tombe d'épuisement.

La pluie s'arrête durant la nuit.

Aurélien ne sait pas vraiment ce qu'il fait là, debout, figé sur le bord du parking de l'immense édifice. L'habitude, il suppose.

Maman a été enterrée mardi dernier, et il s'en souvient à peine. C'est un grand flou, et il a l'impression que c'était il y a des années. Il a le vague souvenir de l'orgue, des mains qu'on serre, de pleurer, pleurer beaucoup, et puis plus grand chose. Et puis attendre, anesthésié, la fin de cette interminable cérémonie, de ces discours sans fin où on chante les louanges d'une femme qu'on n'a pas vue depuis dix ans. Où on remercie quelqu'un qu'on a oublié et qu'on offre ses plus sincères condoléances à ce garçon qui a toujours été étrange aux repas de famille et qui a effectivement fini par épouser un homme. Ah, si elle avait encore été suffisamment là pour saisir, cette pauvre vieille...

Il regarde, en silence, les murs beige-gris, droits et massifs. Il se demande combien de personnes sont en train de pleurer dedans. Il fait beau : à peine quelques nuages. Il y a des enfants qui jouent à la place de jeu. Attendent-ils leurs parents qui sont au chevet de leur grand-père, sans comprendre qu'il mourra dans moins de dix jours ? Attendent-ils le début de la prochaine session de chimiothérapie ? Ils ont l'air heureux, en tout cas. Une femme est assise sur un banc et les regarde, la fatigue au bord des yeux mais la tendresse dans le coin de son sourire. Il observe, ne dit rien, ne bouge pas.

Il finit par avancer jusqu'à la porte. Le verre s'écarte devant lui et il voit, de l'autre côté, le haut plafond, les murs blancs, les réceptionnistes. Les tables où tous les âges et toutes les conditions se retrouvent. Le bruit presque régulier de la sonnerie qui se déclenche quand un nouveau bureau d'admission est disponible, une personne qui se lève, disparaît dans un couloir. Les brouhahas calmes des discussions en arrière-plan. Il voit une jeune fille qui se sert un verre d'eau et un infirmier qui pousse un homme sur un fauteuil roulant à travers la pièce. Tout va bien.

Les hôpitaux sont des putains de portails inter-dimensionnels, parce qu'à un ascenseur et deux murs de ça, il y a probablement quelqu'un qui est en train de crever. Il doit y avoir quelqu'un qui pleure de douleur, et quelqu'un qui lui tient la main en rêvant de pouvoir arrêter tout ça. Pauvre de lui.

Il envisage un instant de s'asseoir, de prétendre que son numéro va apparaître à l'écran, accompagné par la petite sonnerie. Qu'on va l'accueillir, l'endormir. Que, peut-être, on ouvrira son crâne et qu'on démêlera tout. Qu'on enlèvera la matière morte que son organisme n'arrive pas à éliminer, et qu'il se réveillera en ne se souvenant que de Théo.

Il envisage de traverser la pièce, de monter dans l'ascenseur, de passer deux couloirs et d'ouvrir la porte. Juste pour être sûr qu'elle est encore là, qu'elle va se lever, demain ou le jour d'après, et qu'elle le prendra dans ses bras. Qu'elle prendra Théo dans ses bras. Qu'elle s'excusera.

Sauf qu'elle est morte. Elle est putain de crevée, alors il fait volte-face, monte dans sa voiture et s'en va. Il reviendra demain, avec un peu de chance la science aura suffisamment progressé.

Ça doit bien faire dix minutes qu'il ne bouge pas, qu'il fixe à travers sa fenêtre le cruel beau temps. Il a l'impression que ça fait des jours qu'il pleure. Il sait qu'il ne pleure pas le fantôme de la femme à qui il rendait visite quelques jours par semaine à la maison de retraite, puis à l'hôpital. Ce n'est pas non plus la femme qui le giflait s'il renversait un verre d'eau. Il ne pleure pas celle qui l'a viré de sa maison après son coming-out, quand il avait à peine vingt ans.

Il pleure les petits bouts heureux de leur relation ; les gâteaux d'anniversaire, les crêpes et les câlins, les baignades au lac et les longs trajets en voiture pour aller en Italie quand il était enfant. Il pleure la possibilité d'un retour de ces moments, d'une réconciliation. D'excuses. Il a passé toute sa vie à n'attendre que ça, et maintenant, les cordes vocales et la bouche qui devaient prononcer ces simples mots : « Excuse-moi » sont froids et enterrés.

Il devra à jamais se contenter de ce « désolée » confus qu'elle lui avait adressé après avoir appris qu'elle avait manqué son mariage. Ce « désolée » inconscient du fait qu'il a épousé un homme, qu'il est toujours aussi gay qu'il l'était à vingt ans, tout comme il l'était quand elle lui a donné naissance. Ce « désolée » que jamais elle ne lui aurait offert si elle avait saisi.

Mais elle est morte, et que pleurer ne fait que rendre le monde flou. Le fil électrique se noie dans le ciel, et ce ne sont pas ses larmes qui le feront onduler à nouveau.

Il s'est toujours demandé comment autant de gens pouvaient s'entasser dans les transports publics, sans interagir, s'esquivant avec fluidité, s'asseyant sans un regard à côté d'un inconnu total, une femme ou non, grand ou non, âgé, une mère avec une poussette, en costard ou en training. Pourquoi est-ce que personne ne parle sauf ceux qui sont entrés ensemble ? À côté de lui, un vieil homme, qui a soupiré bruyamment en s'asseyant, garde les yeux rivés sur ses mains liées. Il n'a pas l'air triste, ni particulièrement enjoué. Sa barbe est plus blanche que noire, désormais. Aurélien se demande d'où il vient et où il va.

En diagonale, il y a un père blanc avec sa petite fille métisse. Elle porte des collants roses, des chaussures de montagne pleines de boue et une doudoune grise avec de petites étoiles. C'est un arrangement horrible, mais qui a quelque chose d'adorable. Elle a aimé chacun de ces vêtements, et elle avait juste envie de les porter. C'est simple, c'est normal. Tous ses amis font ça. Tout le monde peut être coloré et mal arrangé à cinq ans.

Elle tourne la tête et ses grands yeux accrochent les siens. Il lui sourit, et elle tourne vite la tête vers son père, surprise, timide. Aurélien rit doucement, et le vieil homme tourne un visage confus vers lui. Il lui désigne la fillette d'un mouvement de la tête, et son aîné a un sourire chaleureux, avec des rides sous les yeux. Il descend à l'arrêt suivant, et Aurélien se décale pour être du côté de la fenêtre.

Il se plait quelques minutes à fixer un point et à voir la route défilier en un flot constant de trainées grises, mais, rapidement, il lève les yeux. Il observe les murs des maisons qui défilent sur le côté, jetant une ombre entre deux éclairs de soleil qu'il a l'impression d'entendre, comme ces espèces de trous d'air que créent les voitures qu'on croise, la fenêtre ouverte, quand on est petit.

Le bus passe rapidement à côté d'un parc, et Aurélien lève les yeux vers les feuillages, vifs d'un vert qui le choque en ce début de printemps. Un vert clair et intense, saturé comme un dessin d'enfant, ondulant avec le vent, brillant dans l'or qui tombe sur la route. C'est bientôt l'été, enfin il pourra retourner nager au lac.

- Aurélien ?

Il reconnaît la voix mais se retourne tout de même très vite. Théo lui sourit, les sourcils froncés en un questionnement amusé.

- Je suis passé au cimetière, répond-il à sa question silencieuse.

Théo s'assoit et lui attrape la main. Aurélien saisit sa veste, envisage de la mettre sur leurs doigts entrelacés, et puis il lève les yeux et voit la petite fille qui les fixe. On est en 2024, il se rappelle. On est en Suisse. On est normaux. On est en sécurité. Il repose la veste sur ses genoux. Tout le monde est trop occupé à regarder le dossier du siège devant lui pour s'offusquer.

- Tu as arrosé les fleurs ?

- Oui. J'ai acheté de quoi faire des crêpes, aussi.

- Putain, je t'aime.

La petite et son père sortent du bus. Elle se tourne encore pour les regarder alors qu'elle descend, sa timidité envolée.

- Imagine que, dans cinq ans, elle réalise qu'elle aime les femmes, plaisante Aurélien.

- Nous serons à blâmer pour la perversion d'une autre pauvre âme égarée, renchérit son mari sur le même ton.

- Qu'on nous pardonne de s'être adonné à une activité aussi scandaleuse que celle de se tenir la main...

- Sans gants !

- Dans un lieu public !

Théo pose le dos de sa main sur son front et fait théâtralement mine de s'évanouir. Aurélien rit doucement.

Autour d'eux le monde s'en fout. Si quelqu'un leur jette des regards désapprobateurs, ils ne les voient pas.

C'est bientôt l'été, Aurélien pourra retourner nager. Ce soir on mange des crêpes.